

Neil Connelly



**WILD  
CHILD**

**ON LUI A TOUT PRIS SAUF SA COLÈRE**

bayard

**WILD  
CHILD**

Illustration de couverture : © Studio Bayard Éditions/  
memorystockphoto – stock.adobe.com/alexkich.

Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG, Lille.

Ouvrage initialement publié par Arthur A. Levine Books,  
une marque de Scholastic Inc., 557 Broadway, New York, NY 10012, USA,

sous le titre : *Brawler*

© 2019, Neil Connelly

© 2021, Bayard Éditions pour la présente édition

18, rue Barbès – 92120 Montrouge

ISBN : 979-1-0363-1692-0

Dépôt légal : avril 2021

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Neil Connelly

# WILD CHILD

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Dominique Kugler

bayard



*Je dédie ce livre à mes frères et sœurs  
tous également formidables.  
À mes huit sœurs aînées qui, par leur existence même,  
apportent une réponse simple à la question :  
« Neil, pourquoi tes personnages féminins sont-ils  
si ingénieux et si forts ? »*

*À mon frère John, dont l'influence a beaucoup contribué  
à donner corps à mes personnages masculins.*



# 1

À une époque, j'avais le don de voir l'avenir, mais ça ne me réussissait pas vraiment. Mes visions venaient quand elles en avaient envie et elles ne m'offraient qu'un aperçu fugace de ce qui allait arriver. Je n'y trouvais jamais assez de détails ou de mises en garde pour gagner des fortunes ou éviter des catastrophes. Prenons par exemple la toute première vision que j'ai eue, en fin de primaire, du temps où on habitait dans la maison jaune de Seventeenth Street. C'était le mardi soir où ma mère a posé à mon père cette fameuse question sur la guerre de Sécession, la question de trop qui a foutu nos vies en l'air. Cette vision-là était un cadeau empoisonné : elle m'annonçait que les gens que j'aimais le plus au monde allaient avoir de gros problèmes, mais sans pour autant me donner la moindre chance de les sauver.

Les années passant, il m'arrivait d'avoir des accès de clairvoyance, mais c'était surtout pendant les matchs de lutte libre au lycée que j'avais de véritables visions.

Si mon adversaire se penchait en avant, s'il changeait de pied d'appui, ou s'il haussait légèrement un sourcil. Pendant la fraction de seconde qui précédait l'action suivante, je savais exactement ce qui allait se passer au moment où je lui ferais un coup de pied de *balayage*\*<sup>1</sup>, un *enfouchement* ou une clef de tête tellement puissante que le bruit de ses épaules contre le tapis ferait trembler toute la salle de gym. M. Gallaher, notre coach, disait que c'était juste de l'intuition, que je visualisais mon prochain mouvement. Mais moi, je sentais que c'était plus que ça.

Une de ces mini-prophéties me vint à Hershey pendant les demi-finales de l'État de Pennsylvanie, où j'habite. Ce combat contre Tony Dunkirk devait me permettre de me qualifier pour les championnats, pour la deuxième année consécutive. Cinq minutes avant le match je me dirigeai vers ma zone d'entraînement, la capuche de mon sweat noir rabattue sur la tête, les écouteurs vissés dans les oreilles. Plutôt que de m'étirer, comme les autres lutteurs, pour m'échauffer, je restai là, seul, à faire les cent pas comme un lion en cage, quoique le long d'un mur. Dans un poing je serrais mon lecteur MP3 d'occasion avec son écran plein de fêlures en forme d'éclair. La musique est un des trucs qui m'aident à garder mon calme. Ce qui marche le mieux, c'est le rock vintage : Led Zeppelin, Black Sabbath, et même Van Halen (mais juste avant le départ de David Lee. Ne me parlez pas de Sammy Hagar.)

---

1. \* Les termes en italique sont précisés dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Des groupes que ma mère adorait au lycée. Et d'ailleurs c'était ce genre de heavy metal qu'elle mettait, quand j'étais petit, à chaque fois qu'on allait faire le tour du périph de Harrisburg dans sa Subaru bleue. En attendant le début du match, seul dans l'ombre, appuyé au mur, j'écoutais Bon Scott, le chanteur de AC/DC, hurler qu'il était sur l'autoroute de l'enfer, vers la Terre promise.

Entre deux morceaux, je levais les yeux de mon MP3 fêlé. À un moment, j'aperçus Shrimp qui se frayait un chemin entre tous les autres lutteurs occupés à sauter à la corde ou à sautiller sur place. Avec ses cheveux blonds décolorés, son gabarit de crevette et sa peau toute rose, Shrimp se voit de loin. Quand il fut près de moi, j'arrachai un de mes écouteurs juste à temps pour l'entendre dire :

– Gallaher et tout le monde, on est là-bas, près du tapis numéro trois. Je crois que tu passes le deuxième.

– Je sais quand je passe.

– Tu t'échauffes pas ?

– Je suis assez chaud pour affronter Dunkirk.

Shrimp secoua la tête, croisa ses bras maigres et détourna le regard. C'est un élève de seconde arrogant mais pas spécialement brillant. Il pèse à peine quarante-six kilos malgré son addiction aux Happy Meal. Moi, je suis dans la catégorie de poids lourds, je pèse cent dix-sept kilos. Ça fait deux Shrimp et demi, ce que je lui rappelle de temps à autre. Il se retourna.

– Allez, mec. Tu vas pas faire la même erreur qu'à Bethlehem.

Au tournoi de Noël organisé par la ville, c'est vrai, j'avais été un peu mollasson pendant la deuxième période. Je tenais Dunkirk en *coquille* et il avait réussi à reprendre appui sur un pied et à ramener vers moi pour nous faire basculer, si bien qu'une de mes épaules avait effleuré le tapis. Tout le monde commençait à s'exciter croyant que j'allais être plaqué au sol. Je m'étais vite repris, et quinze secondes plus tard ma série de victoires en comptait une de plus. Dunkirk s'était mis à faire des histoires en disant que si l'arbitre n'avait pas constaté le *tombé* c'était parce qu'il était de mèche avec moi. Plus tard, j'avais entendu dire qu'il criait sur les toits que j'étais un tricheur. Mais c'était des paroles en l'air, pas une menace.

Shrimp a avalé sa salive :

– T'as vu ta mère ? Elle a pas mal l'air de s'inquiéter.

J'ai coupé court :

– Bon, on y va.

Ma mère, je lui en avais fait assez voir comme ça.

Je suivis Shrimp au centre de l'arène. La disposition des trois tapis me rappelait celle d'un cirque à trois pistes. Les stands n'étaient pas bondés comme ils le seraient certainement le lendemain, jour des combats décisifs pour le championnat, mais il y avait quand même un paquet de gens, au moins quatre mille personnes. La lutte c'est du sérieux, en Pennsylvanie. C'est une région de mineurs, d'agriculteurs, d'ouvriers de la métallurgie, avec de vieilles traditions, et les pères tiennent à ce que leurs fils soient capables de mettre une branlée à quelqu'un.

Pendant qu'on longeait les gradins du bas pour aller jusqu'au dernier tapis, j'entendais les gens chuchoter. « C'est MacIntyre. » « Quel gâchis. » « J'aimerais pas me retrouver en face de ce mec. » « Avec son talent, il mérite mieux que ça ! »

Je sais pourquoi les gens pensent ça, ils croient me connaître. Ils ont lu les mêmes articles que moi, sur le web. Faut voir les titres : « Invaincu, grossier et insupportable ». Ou « Pourquoi la lutte en Pennsylvanie peut se passer d'Eddie MacIntyre » ou encore mon préféré : « MacIntyre – Le Brute Boy, une brute dans la peau d'un gosse ». (Un gosse ! Maman disait que c'était à cause de mon visage de gamin, et surtout de mes grands yeux bleus de bébé qui lui rappelaient ceux de son père.)

Les auteurs de ces articles – tous des athlètes ratés, sûrement – citent occasionnellement mon record, 54-0. Ils soulignent aussi que j'ai réussi haut la main tous les championnats inter-États l'an dernier et que j'étais favori pour gagner le prochain. Ils mentionnent tous le fait que, en seconde, j'ai été viré de l'équipe du lycée Bishop McDevitt pour mes accès de violence. Ils disent que je suis ingérable.

Peut-être que ma mère a raison et que je joue un peu trop sur cette image. Je ne suis pas un monstre. Mais ça ne me dérange pas que les gens se méfient de moi et que certains pensent que je suis un peu fêlé. Les gens n'aiment pas traîner avec un type qui peut péter les plombs à tout moment. Vraies ou pas, ces histoires me protègent. Sur le tapis, quand je suis face à un mec qui veut m'arracher la

tête, ma vie a vraiment un sens. Dans les hauts et les bas d'un combat, je garde le contrôle. Et ce n'est pas parce qu'il m'arrive parfois d'avoir une vision de ce qui va se passer. Quoique ça aide. Ça me permet d'anticiper en cas d'action inattendue de mon adversaire. Et là, je ne suis pas dans le noir. Et ça ne sent pas la naphthaline.

Au moment où je montais avec Shrimp sur le tapis où j'allais bientôt lutter, j'ai aperçu la silhouette familière de Dunkirk. Il me tournait le dos et écoutait les derniers conseils de son coach. Moi, je réfléchissais à ce que je pourrais lui sortir pour le chauffer, mais au moment où on s'approchait, je l'ai entendu dire à son coach :

– Vous avez jamais entendu parler du père de ce taré ? Pas étonnant qu'il soit complètement détraqué.

J'étais scié. Je ne m'y attendais tellement pas que ça m'a coupé l'envie de lui lancer une méchante petite vanne. J'ai préféré lui foncer dedans et tellement fort qu'il a percuté son coach, qui m'a lancé un regard assassin. Je le lui ai rendu, mais sans m'arrêter. Dans le public, des gens ont remarqué ce bref échange et certains se sont levés pour hurler des conneries du genre « Trop facile ! » et « Espèce d'enragé ! ».

Je me suis arrêté net, prêt à rentrer dans le lard de Dunkirk, d'un fan teigneux ou du premier à vouloir me provoquer. Mais une main m'a agrippé par l'épaule. Je me suis retourné : c'était Gallaher, notre coach sportif.

– Réserve-toi pour le combat, me dit-il.

Shrimp et lui m'emmenèrent plus loin en passant devant la table de pointage où étaient réunis un petit groupe de lutteurs de Camp Hill, les Lions. Ceux que je connaissais – LeQuan, Carson, Tyler – se levèrent. Derrière eux, ma mère, debout elle aussi, passa nerveusement la main dans sa longue chevelure brune parsemée de quelques cheveux blancs. Ses fins sourcils étaient arqués et elle semblait stressée, comme si ma victoire n'était pas jouée d'avance. La vie lui avait appris à s'attendre au pire.

– Te fais pas de souci, lui dis-je.

Derrière nous, le gong sonna la fin du premier match. Les lutteurs se serrèrent la main et l'arbitre leva celle du vainqueur. Le perdant, à bout de souffle, s'éloigna en titubant. Peu après, deux nouveaux lutteurs se hâtèrent vers le milieu du cercle et se mirent en position de départ, genoux pliés, en attendant le coup de sifflet. J'étais sur le pont, maintenant, prêt à l'action. Mon tour venait juste après.

– Tu veux boire ? me demanda maman en me tendant une bouteille d'eau.

Je n'avais pas soif mais j'en pris quand même une gorgée.

– Tu ferais bien de t'échauffer et de te détendre, me conseilla Gallaher. Un peu de corde à sauter ?

Suggestion que je balayai d'un revers de main.

– Tout va bien. Je gère.

En faisant les cent pas le long du mur, j'avais réfléchi au déroulement du match. Je ne voulais pas seulement gagner. Je voulais faire mon show.

Et je ne pensais pas qu'aux fans. Je savais pertinemment qu'il y avait dans le public une demi-douzaine de recruteurs qui attendaient, téléphone en main, de pouvoir filmer le fameux Eddie MacIntyre, de se payer un scoop du Brute Boy en pleine action. Des lycées de Caroline du Nord et d'Oklahoma m'avaient déjà contacté. Mais j'avais mes raisons de ne pas vouloir m'exporter et j'étais davantage intéressé par les offres qui me viendraient éventuellement d'universités comme Lehigh ou Penn State. Elles hébergeaient les deux meilleures écoles de lutte de Pennsylvanie et elles proposaient en plus de bonnes formations en justice pénale. Quelque part au fond de moi et en dehors de tout ce cirque, je caressais l'idée de devenir flic.

Je montai sur le premier gradin près de ma mère pour essayer de repérer dans la foule un de ces recruteurs, mais je n'en vis aucun. Le type brun, pas très grand, assis six rangs au-dessus en était peut-être un, de Pitt ou de Scranton. Il me fit un sourire en coin, comme si on se connaissait. Je le regardai fixement, à travers ses lunettes épaisses comme des culs de bouteille qui, en plus de ses cheveux tout gras, lui donnaient un air pervers et un peu débile. Je n'aimais pas du tout sa façon de me transpercer de ses yeux globuleux.

Ma mère me prit la main.

– Tu fais attention à toi, d'accord ?

Je baissai les yeux vers elle, j'observai son visage fin et ses joues creuses. Elle me fixait de son œil droit, tandis que le gauche restait bloqué d'un côté. Cet œil paresseux

lui donnait l'air de quelqu'un qui vérifie constamment que personne n'arrive derrière, comme si elle ne se sentait jamais vraiment en sécurité. J'ai du mal à le regarder, cet œil. Et je ne pourrai jamais le réparer, comme tant d'autres choses.

– Tu ferais mieux de dire ça à Dunkirk, maman. C'est lui qui a du souci à se faire.

Là-dessus un bruit sourd retentit derrière moi. En me retournant, je vis un gamin en maillot bleu couché sur le dos, en train de se tortiller pour se dégager de son adversaire qui venait de le bloquer en position montée. L'arbitre frappa sur le tapis pour signaler un *tombé*. J'ouvris le zip de mon blouson.

– C'est l'heure ! s'écria Shrimp en me tapant dans le dos.

J'avançai vers le tapis. Gallaher se retourna et me donna quelques claques sur les joues pour faire circuler le sang.

– De la simplicité avant tout. N'oublie pas que ton objectif est d'aller en finale.

J'étais absolument certain de gagner, mais en montant sur le tapis pour me mettre en position au centre, je me concentrai sur mon autre objectif : humilier Dunkirk et lui faire payer ses insultes. J'allais donner une démonstration de mes talents assez bluffante pour faire taire toutes les critiques. Tel était le plan que j'avais soigneusement concocté.

Pendant un certain temps, il s'avéra parfait.

Au coup de sifflet, j'attaquai en bas au lieu de faire une prise de garde comme on en a l'habitude, nous les grands

garçons des catégories poids lourds. Ça surprit tout le monde, y compris Dunkirk. J'enchaînai avec un *single leg*, je le plaquai sans difficulté et lui montai aussitôt dessus : amené au sol. Deux points pour moi. Il était toujours à quatre pattes et tellement sidéré que je n'eus aucun mal à le forcer à s'écrouler à plat ventre. Tout en pressant ma poitrine contre ses omoplates, je repartis rapidement sur une clef de tête, un *Nelson*, en glissant une main sous son aisselle pour appuyer ensuite sur l'arrière de son crâne. À partir de là, la mécanique est simple : il suffit de faire levier. Je basculai sur le côté et Dunkirk roula lentement sur le dos. Pendant tout ce temps, j'étais calme, patient, méthodique. Je le contrôlais totalement.

Dunkirk ayant presque les deux épaules au tapis, l'arbitre fit un geste de la main pour signifier que je gagnais deux points. Ça faisait quatre. Calant de nouveau ma poitrine contre la sienne, je renforçai un peu ma clef de tête puis je poussai comme un bulldozer. Dunkirk avait une omoplate au sol et l'autre qui se rapprochait du tapis centimètre par centimètre. Il soufflait, il souffrait, mais je l'ignorai. L'arbitre, genre grand-père, avec une couronne de cheveux blancs autour d'un crâne tout lisse, était à plat ventre, tout près, la joue écrasée au sol, le sifflet mollement coincé entre les lèvres. Il leva même la main droite, prêt à frapper le tapis, ce qui m'aurait ouvert la voie vers la finale. J'étais à deux centimètres d'un *tombé* de première *période* et je devais garder des forces.

C'est là que j'ai relâché ma prise.

Parfois, dans un match, un as du *tombé* laissera son adversaire se relever s'il est persuadé qu'il n'arrivera pas à le retourner pour le plaquer au tapis et remporter deux points. Mais dans ce cas de figure, très fréquent, l'autre n'est pas à deux doigts de toucher, comme l'était Dunkirk. J'ai la quasi-certitude qu'aucun des quatre mille fans qui assistaient à ce match – et vous pouvez être sûr qu'ils me regardaient à ce moment précis – n'avait jamais vu un lutteur dans une position aussi dominante (clef de tête simple serrée à mort, l'autre pratiquement à terre) libérer brusquement son adversaire et retourner au centre du tapis.

Dunkirk roula aussitôt sur le ventre et se releva en vacillant. Apparemment, il pensait avoir manqué le coup de sifflet. L'arbitre mit longtemps à m'octroyer mon point pour fuite de prise, mais là, tout le monde se regardait, perplexe. Dunkirk jeta un coup d'œil vers ses entraîneurs. L'arbitre tourna la tête vers la table de pointage. Et moi, je glissai un œil vers le public : les gens ouvraient de grands yeux. Je me remis au boulot.

J'amorçai un *single leg*, mais c'était une feinte. Dunkirk surréagit en reculant d'un coup de bassin tellement brutal qu'il faillit tomber. Pour se rétablir il dut s'incliner exagérément en avant : il était maintenant dans la position parfaite pour que je l'attaque avec un *ankle pick*. La main droite sur sa nuque, je me penchai pour saisir sa cheville droite et le faire basculer sur le côté : encore deux

points. Cette fois je le laissai se relever aussitôt et dès qu'il fut debout, je lui sautai dessus et le ceinturai : troisième *tombé*. Ce n'était même pas une action. La moitié du stade applaudit. Mais j'entendis aussi autre chose : des huées.

Moi, le Brute Boy, j'avais l'habitude d'avoir quelques détracteurs dans le public, pas de quoi péter un câble. Je restai donc concentré et je contrôlai Dunkirk avec une ceinture de côté, en lui sanglant le ventre d'un bras. Il n'avait plus d'énergie, il roula sans résister. Mais je lâchai prise une fois encore au bout de quelques secondes, en lui disant :

– Je ne prends que deux points cette fois.

La première *période* s'acheva sur un score de douze-trois. Je devais ménager mes forces, parce que si j'arrivais à quinze, ils siffleraient la fin du match, selon la règle de clémence. Je ne voulais pas finir trop vite. Tandis que Dunkirk, à genoux, essayait de se ressaisir et de réfléchir au moyen de sortir de ce cauchemar, je me mis à lui tourner autour, les mains sur les hanches, en le regardant. Dans mon coin, j'aperçus Shrimp qui ne tenait plus en place et Gallaher, le coach, l'air soucieux. Il fit des petits mouvements de main, paumes vers le sol, en me disant :

– Vas-y mollo. Mollo.

Pour entamer la deuxième *période*, Dunkirk avait le choix : il opta pour la position à terre, les deux mains et les deux genoux au sol. Obéissant aux ordres du vieil arbitre, je m'agenouillai près de Dunkirk, le bras droit ceinturant sa taille, la main gauche légèrement posée sur

son coude. Devant nous, l'arbitre se pencha, me regarda droit dans les yeux et dit calmement :

– Maintenant, tu te contentes de lutter, fiston, d'accord ?

– Vous n'êtes pas mon père, rétorquai-je.

Au lieu de siffler, l'arbitre se redressa et leva une main en dessinant un C avec ses doigts et annonça :

– Avertissement ! Conduite antisportive.

– Qu'est-ce qu'il a fait ? cria Gallaher.

Personne d'autre ne m'avait entendu. Dans un match de lutte, on ne doit pas adresser la parole au type en T-shirt rayé.

L'arbitre se pencha de nouveau et leva un sourcil pour voir si j'étais décidé à le défier. Je posai la joue sur le dos de Dunkirk.

Après le coup de sifflet, je le laissai se relever et esquiver, et là j'attaquai pour le ceinturer, comme le font normalement les poids lourds. Debout, les bras emmêlés, on se frappa mutuellement la poitrine à coups de poing, comme des béliers se défonçant à coups de cornes. J'obtins finalement ce que je voulais : mes deux bras étaient à l'intérieur des siens. Je croisai les mains et serrai pour lui faire la très classique prise de l'ours. Dunkirk émit un petit « humpf » qui m'incita à renforcer encore ma prise. Je sentais ses côtes grincer sous mes doigts. Au prix d'un certain effort, je hissai son corps hors du tapis. Il ne pouvait plus rien faire.

À chaque fois que l'adversaire se trouve dans une position vulnérable, l'arbitre vous lance un truc du genre

«Attention, maintenant». Et le papi en T-shirt rayé n'était pas différent des autres. C'était à moi de ramener mon adversaire sur le tapis sain et sauf. Vu que j'étais dans une position dominante, je pouvais aisément d'un seul coup de pied nous faire basculer tous les deux sur le côté, nous ramener sur le tapis ou, plus sophistiqué, me renverser en arrière et exécuter un mouvement très méchant appris dans un camp de vacances à Kutztown et qui s'appelle une souplesse. J'avais choisi cette deuxième option. Je voulais une fin de match spectaculaire. J'allais le soulever à bout de bras et me cambrer en tournant, faire pivoter nos deux corps en l'air et le flanquer à terre, sur le dos, les deux épaules au tapis. Un *tombé* instantané.

Mais quand Dunkirk a émis ce petit «humpf», j'ai compris que je lui faisais mal et qu'il était à ma merci. Je ne voyais pas de raison de changer mon plan. Au bout de quelques secondes, l'arbitre m'a dit :

– Faut que tu fasses quelque chose, là.

Sans l'écouter, je serrai encore un peu. Dunkirk était un faible et je le méprisais pour ça.

Cinq secondes plus tard, coup de sifflet. Je lâchai Dunkirk et me tournai vers l'arbitre qui levait l'index : «Un point. Carton rouge. Carton vert : conduite antisportive.»

– Pourquoi ? demandai-je, tandis que le public applaudissait la sanction.

Éludant ma question l'arbitre nous ramena au centre du tapis. Dunkirk, blême, semblait dans le cirage. Il avait

les jambes en coton mais au lieu de me mettre en position pour l'attaquer, je me tournai vers l'arbitre.

– Expliquez-moi cet avertissement.

– Tourne-toi vers ton adversaire. En place pour le combat.

Je restai planté là, les mains sur les hanches. J'entendis Gallaher et Shrimp crier. Ma mère aussi me hurlait dessus, mais l'attitude de cet arbitre me gonflait.

– Je suis sérieux, insistai-je, dites-moi ce que j'ai fait.

Mais au lieu de ça, il donna un coup de sifflet pour lancer la reprise. Dunkirk était peut-être groggy mais pas idiot. Il n'allait pas laisser passer une aussi belle occasion. Je lui tournais toujours le dos. Il me sauta dessus, me ceintura le ventre et essaya de me soulever. Tout le monde applaudit, sur quoi je glissai mon pied droit à l'intérieur du sien, et j'engageai un crochet de cheville pour bloquer son arraché.

– Lâche-moi un peu, lui lançai-je.

Je me penchai pour nous amener vers l'avant et il se retrouva méchamment courbé. J'essayai de desserrer sa prise avec les doigts, mais il serrait comme une bête et ses mains étaient toutes moites. Je pensais, en m'aidant d'un bras, exécuter un retournement en me laissant brutalement tomber sur le côté droit : mon propre poids pourrait me faire pivoter jusqu'à ce que je me retrouve derrière lui. Mais à ce moment-là, Dunkirk bougea la tête et colla son visage contre ma cage thoracique. C'est alors que j'eus une de mes visions prémonitoires. Je vis avec

une parfaite clarté ce qui allait se passer, un rêve d'une incroyable limpidité.

Presque par magie, mon bras droit se leva. Je le pliai légèrement et assénai un grand coup de coude sur la bouche de Dunkirk. Je sentis quelque chose se fracturer au moment de l'impact. Il recula brusquement, me lâcha et s'effondra par terre.

L'arbitre siffla un arrêt de combat. Sur le tapis, Dunkirk se tordait de douleur en se tenant le visage à deux mains. Quand son entraîneur se précipita et s'agenouilla à côté de lui, ce ringard d'arbitre me lança un regard sévère, leva la main et octroya encore un point à mon adversaire pour sanctionner ma conduite antisportive. Mais je me foutais des points. On était à seize-cinq, maintenant. Je jouais sur du velours. Je maîtrisais la situation.

Je balayai la foule du regard. La plupart des spectateurs me huaient ou baissaient les pouces. Gallaher était debout, les bras croisés, visiblement mécontent. Shrimp et les autres gars de l'équipe applaudissaient, mais ils avaient quand même l'air un peu choqués. Derrière eux, ma mère regardait dans ma direction, un œil rivé sur moi, l'autre bloqué dans le coin, et je ne savais pas trop comment interpréter son expression. Lassitude ou déception. Ou les deux. Je tournai la tête.

Mes yeux tombèrent sur le tapis, attirés par ce que je pris d'abord pour un petit caillou blanc. Je me baissai pour le ramasser : il avait un côté tranchant et l'autre sanguinolent. Une des dents de Dunkirk. Ça me fit kiffer.

J'enfermai ce butin dans ma paume, puis, sous le regard de tous, j'avançai d'un pas martial vers l'attroupement qui s'était formé autour de Dunkirk toujours recroquevillé sur lui-même : son entraîneur, l'arbitre à genoux, une coach munie d'une trousse de secours. Ils faisaient maintenant asseoir Dunkirk qui entoura ses genoux de ses bras. La coach lui tamponna la bouche avec un mouchoir en papier. Quand elle l'enleva, sa bouche sanguinolente n'était pas belle à voir. Il avait la lèvre supérieure fendue et un trou à la place de l'incisive tombée. Je lui lançai sa dent en disant :

– Prix de consolation.

Pour ajouter encore à l'effet dramatique, je dis cela en me détournant, si bien que je ne me retrouvai pas face à l'arbitre quand il siffla. Cela m'étonna quand même, puisqu'il avait déjà sifflé l'arrêt du combat. Quand je me retournai, je le vis croiser les poings au-dessus de sa tête et avancer calmement vers la table de pointage. Il se pencha pour parler à un officiel en cravate. Ils acquiescèrent en même temps, puis l'arbitre revint vers le centre du tapis. Il leva la main pour signaler une troisième conduite antisportive de ma part, avant d'avancer jusqu'à Dunkirk qui était toujours recroquevillé et continuait à saigner. Il se baissa, prit la main de Dunkirk et la leva, le désignant vainqueur. L'auditoire applaudit à tout rompre.

Debout sur le tapis, j'étais abasourdi et comme paralysé. Gallaher posa les deux mains sur mes épaules.

– Viens, on va s'asseoir.

Je me dégageai brusquement pour foncer droit vers l'arbitre.

– J'hallucine ! Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? (Il se contenta de secouer la tête et j'ajoutai :) Vous avez fait quoi, là ?

Cette fois il me regarda.

– Je n'ai rien fait. Tu t'es disqualifié tout seul, fiston.

C'est peut-être à cause de ce mot. Je ne suis pas sûr. Ou alors c'était l'adrénaline, ou les huées, ou la façon dont cet arbitre me regardait, comme si j'étais un raté. En tout cas, à cet instant, je perdis le contrôle. Je n'avais pas de pensée consciente, ni la moindre vision. Je ne sentis même pas les doigts de ma main droite se crispier. Je vis juste les yeux de l'arbitre s'écarquiller de stupeur et mon poing serré se lever pour lui claquer un uppercut sous le menton. Sa tête fut projetée en arrière, il recula de trois pas en titubant et s'effondra.

Un grand silence tomba dans le stade. Les autres combats s'arrêtèrent. Pendant quelques fractions de seconde, personne ne bougea. L'arbitre gisait sur le dos, immobile. La coach qui avait soigné Dunkirk vint précipitamment se pencher sur lui. Elle prit sa tête entre ses mains. Je me retournai vers la foule : quatre mille paires d'yeux accusateurs me fixaient. On aurait entendu une mouche voler. J'étais parfaitement conscient de ce que je venais de faire, j'en connaissais les conséquences. En un éclair, tous mes rêves s'étaient évanouis.

Ce qui se passa tout de suite après est assez cinglé mais, en même temps, tout à fait à propos : j'entendis quelqu'un applaudir. Un seul individu. Il était là-bas, devant moi, une dizaine de rangs au-dessus de ma mère. Mon père, la seule personne debout dans le public, frappait l'une contre l'autre ses grandes mains rugueuses et poussait des acclamations. Il portait le même uniforme que la dernière fois que je l'avais vu, sept ans plus tôt, la fois où maman m'avait persuadé d'y aller : la combinaison orange du centre pénitentiaire de Fort Indiantown Gap. Ce n'était pas une de mes vision, je le savais, c'était simplement un tour que me jouait mon imagination tordue. Il n'empêche que je le voyais vraiment, et j'étais persuadé que si mon père avait été témoin de ce que je venais de faire sur ce tapis, il aurait été fier de moi. Il aurait vu dans cet acte ce que j'y voyais moi-même avec une certitude absolue : la preuve irréfutable que son fils était exactement comme lui.



## 2

Je retins mon souffle pendant tout le week-end, en attendant que le couperet tombe. Le samedi soir, alors que le stade, Giant Center, se remplissait de fans qui auraient dû me voir lever les deux poings en signe de victoire, moi, j'étais scotché sur le canapé. J'ai explosé les scores sur *Call of Duty*, je n'ai pas répondu au téléphone et j'ai évité Internet, comme je l'avais d'ailleurs fait toute la journée. Je me suis réchauffé une pizza surgelée et j'ai fini de lire *Sa Majesté des mouches* pour le cours de littérature de Mme DJ, même si je doutais fort d'être revenu pour le contrôle. Une seule fois, avant d'aller me coucher, je cédai à la tentation d'aller en ligne. Je vis que Dunkirk avait gagné deux à zéro en prolongation. Ce dégonflé était champion de l'État de Pennsylvanie.

Maman ne travaillait pas ce week-end-là, mais elle respecta mon silence et me laissa mon espace. Le dimanche matin, par contre, elle me traîna à la messe, à l'église de St. Sebastian, comme d'habitude. Après l'incarcération

de mon père, quand on habitait à la maison d'accueil de New Hope, ma mère avait arrêté de boire. Elle avait troqué sa bouteille de bourbon contre une Bible. Pendant la messe, ce dimanche-là, je feignis de ne pas voir les regards froids des autres paroissiens, je m'agenouillai au moment opportun, je me levai en même temps que tout le monde, mais il n'était pas question que je demande pardon, même si je savais que maman n'attendait que ça. Un beau jour, j'avais décrété que, de toute façon, Dieu n'en faisait qu'à Sa tête.

Le pasteur Singh lut le chapitre du Nouveau Testament dans lequel Jésus, furieux, renverse les étals des marchands et les chasse de la cour du Temple. J'aurais volontiers prêté main-forte à ce Christ-là. Mais évidemment, le sermon qui suivit parlait de la bonté et des bienfaits du pardon. Pendant le geste de paix, ravalant ses larmes, maman me prit dans ses bras et murmura « pour la paix » en resserrant son étreinte, comme pour imprimer ces paroles en moi.

Après le dernier cantique, nous sortîmes avec la foule, et le diacre proposa de nous ramener en voiture. Ma mère déclina et il ne cacha pas sa déception. Il avait certainement des paroles de sagesse à partager avec elle.

Sans voiture, on était bons pour parcourir à pied, dans nos habits du dimanche, les trois kilomètres qui séparent l'église du studio où on habite. Notre trajet traversait les beaux quartiers de Camp Hill, avec leurs grandes demeures à colonnes et leurs jardins impeccablement entretenus. À un croisement ma mère me prit la main, comme si j'avais

deux ans. De l'autre côté de la rue, elle la garda dans la sienne. Je ne la retirerai pas, surtout pour lui faire plaisir.

On continua à marcher en silence, mais soudain elle remarqua, devant une maison, un panneau « Portes ouvertes<sup>1</sup> ».

– On y va, Eddie ? Comme au bon vieux temps ?

On n'avait pas joué à ce jeu depuis des années. Je n'étais pas vraiment d'humeur, mais elle avait l'air d'y tenir. J'acquiesçai donc et nous montâmes les marches du perron.

Une femme en robe bleue, l'agente immobilière, nous accueillit avec un grand sourire, dans le séjour inondé de lumière. Il y avait là deux canapés, une énorme télé et une cheminée en briques roses qui montait jusqu'au plafond. Maman et moi faisons des signes de tête approbateurs. L'agente nous tendit une feuille d'information en couleur et passa en revue les points forts de la demeure : deux étages, quatre chambres, chauffage/ventilation/climatisation mis aux normes. Le sous-sol avait fait l'objet d'une remédiation au radon.

– Parfait, dit ma mère qui n'avait probablement pas la moindre idée de ce que cela voulait dire.

Toujours aussi souriante, la femme nous précéda dans la salle à manger (table en chêne entourée de douze chaises, au-dessus de laquelle pendait un lustre en argent)

---

1. *Open House* : aux États-Unis, pour vendre sa maison on organise parfois une journée portes ouvertes qui permet aux éventuels acheteurs, mais aussi aux curieux, de la visiter.

et nous offrit des cookies au chocolat disposés sur une assiette. Maman déclina. J'en pris deux.

Arriva alors une famille avec des enfants en bas âge. L'agente immobilière s'excusa, nous invitant à continuer la visite sans elle. Au lieu d'aller voir la cuisine, on prit l'escalier qui conduisait aux chambres. Les murs étaient fraîchement repeints dans des tons jaunes et bleus et tout était incroyablement propre. Seuls de minuscules détails révélaient que des vrais gens vivaient là : quelques Lego par terre dans une chambre, de vieux livres de poche sur une étagère. Je perdis ma mère de vue en allant explorer le Jacuzzi de la grande salle de bains et je la retrouvai près du lit, un cadre dans les mains. Je jetai un coup d'œil par-dessus son épaule : c'était la photo du couple de propriétaires souriant d'un air radieux. Au bout de dix secondes, je lui pris le cadre des mains et le reposai sur la table de nuit.

– Viens, on va voir la cuisine, lui dis-je. Je parie pour des appareils ménagers en inox et des plans de travail en granite.

Elle contempla par la fenêtre le jardin de derrière, avec sa pelouse, ses arbres prodiguant une belle ombre et un ensemble de jeux pour enfants qui avait dû coûter les yeux de la tête. Les enfants de l'autre famille en visite grimperent sur la balançoire, tandis que le père et la mère se laissaient tomber dans un hamac blanc.

– Non, dit ma mère sans se retourner. Finalement, ce n'était pas... On rentre à la maison. D'accord ?

– Pas de souci.

Elle me tendit la brochure en couleur et tourna les talons.

Bizarrement, il fallait redescendre par un autre escalier qui nous amena à la cuisine. Je m'étais trompé à propos de l'inox, mais j'avais raison pour le granite. Ma mère passa tout de suite dans la salle à manger, tandis que je m'attardai devant le frigo couvert de magnets qu'ils avaient dû acheter dans une dizaine d'aéroports. Hawaïi. Porto Rico. Les Rocheuses canadiennes. J'en pris un – un trèfle vert qui proclamait « Irlande » – que je glissai dans la poche arrière de mon pantalon. Péch $\acute{e}$  véniel que je pourrais confesser le dimanche d'après.

Devant la porte d'entrée, la femme de l'agence ne souriait plus du tout. Manifestement, ma mère était sortie. Je lui rendis la brochure avec son prix d'appel à six chiffres et, comme elle me toisait d'un regard interrogateur, je lui lançai :

– Ce n'est pas ce que nous cherchons. Un vrai trou à rats, cette maison.

Le lundi, au lycée, en avançant dans les couloirs bondés, j'avais l'impression d'être Moïse traversant la mer Rouge : la foule des élèves s'écartait sur mon passage. À l'heure du déjeuner, Shrimp essaya de me dérider, mais j'étais à cran. Je sentais bien qu'il allait m'arriver quelque chose sans savoir exactement quoi. Pendant la cinquième

heure de cours, notre coach sportif, Gallaher, vint me trouver dans la salle d'étude. Je scrutais d'un air absent le tableau périodique des éléments en vue d'un examen que j'avais peu de chances de pouvoir passer un jour. Il vint s'asseoir derrière moi, me posa une main sur l'épaule.

– Désolé Eddie. J'ai fait tout ce que j'ai pu.

Je me levai et lui dis qu'il n'avait pas besoin de s'excuser. La suite, la sinistre marche jusqu'au bureau de M. Suskind, le principal, la notification de mon expulsion, ses mots m'expliquant que j'allais devoir finir mon année scolaire ailleurs. Tout cela n'était qu'une formalité. Quand il m'expliqua que ma seule alternative était soit d'achever mes études par Internet, soit de demander un transfert dans un autre lycée, nous savions l'un comme l'autre que personne ne voudrait de moi.

Dès l'instant que Suskind mit un terme à mes années de lycée avec un air parfaitement impassible et une attestation signée, je n'étais plus le bienvenu entre les murs de l'école. Par conséquent, je ne pouvais même pas descendre me défouler dans la salle de muscu. Alors que je n'avais attendu que ça tout le week-end. Et, à la place d'un contrôle sur les abréviations et les numéros atomiques des éléments, je devais désormais mettre toutes les affaires de mon vestiaire dans un carton et rentrer chez moi. Je rabattis la capuche de mon sweat pour affronter le vent glacial de mars qui balayait le terrain de sport.

J'habite avec ma mère dans un des lotissements les plus pourris de Camp Hill : Creekview Court. (Quel

abruti peut croire que la vue sur la rivière est un argument de vente ?) Notre logement est un studio balayé par les courants d'air, équipé d'un chauffe-eau qui aurait dû être remplacé depuis des années. Pour un loyer équivalent, on aurait pu avoir un appartement plus sympa à Harrisburg mais, après mon expulsion du lycée Bishop McDevitt, j'étais obligé d'aller dans un lycée d'État, ce qui, selon maman, voulait dire retourner à Camp Hill, tant pis si on était à l'étroit. De l'autre côté de la rivière, c'était trop dangereux. On a un seul lit, alors on alterne. Comme maman travaille dans l'équipe de nuit à la maison d'accueil de New Hope, elle dort surtout le jour. Son autre boulot, c'est serveuse dans un snack, chez Perkins, de l'heure du dîner jusqu'à minuit. Le week-end, on se fait des politesses pour savoir qui dormira sur le canapé. Elle insiste toujours pour que ce soit elle, sous prétexte qu'il est trop court pour moi. Moi, ça m'est égal que mes pieds dépassent.

Pendant toutes ces années, mon plan était de me débrouiller pour qu'elle ait sa revanche, qu'elle soit dédommée de tous ses sacrifices. Mais prendre soin de ma mère, ça veut dire trouver un vrai travail, donc faire des études. J'ai toujours été relativement bon en anglais, probablement grâce à l'insistance de maman pour m'imposer un régime de lecture de livres de bibliothèque, quand j'étais petit : la plupart des Harry Potter, *Le monde de Narnia*, *Rougemuraille*. Mais pour l'algèbre et les formules chimiques, ça cafouille dans ma tête. Quant

à obtenir une bourse d'étude, c'était pas la peine de rêver. Mon passeport pour l'université et pour ma vie future, loin de Creekview Court, c'était la lutte. Mais ce passeport, je venais de le déchirer sur le tapis, à Hershey.

En arrivant chez moi, je remarquai deux voitures inconnues devant l'immeuble en briques. Une berline blanche et une autre, en face, qui attira particulièrement mon attention. C'était un SUV gris rutilant, avec une calandre tordue qui lui donnait l'air de sourire en coin. Penché par la fenêtre ouverte, le conducteur téléphonait. Je le reconnus immédiatement : c'était le type à l'air pervers et un peu débile, avec ses verres de lunettes en cul de bouteille, que j'avais aperçu au Giant Center. Me voyant regarder dans sa direction, il raccrocha et descendit de sa grosse bagnole.

Mais au même moment, ma mère m'appela. Je me retournai : elle me faisait signe depuis la porte d'entrée. Près d'elle se tenait une femme noire très mince que je n'avais pas vue depuis des années mais que je reconnus tout de suite. Une portière claqua et en tournant la tête j'aperçus le SUV qui démarrait en trombe. Je m'en foutais, maintenant. J'étais obnubilé par la certitude que j'allais me faire arrêter.

Je sentis mes mollets se tendre, signe que j'envisageais de me tirer en courant. Mais je me ravisai en voyant la tête de ma mère. À en juger par ses paupières gonflées et ses yeux rouges, elle avait pleuré et je ne voulais pas lui laisser gérer ce problème toute seule. J'avancai jusqu'à

la porte d'entrée et posai le carton sur notre paillason pourri qui proclamait « Bienvenue ». La policière me tendit la main et, quand sa manche découvrit son avant-bras tout fin, mes yeux s'arrêtèrent sur les fascinantes arabesques dessinées à l'encre sur sa peau. Je les avais oubliées.

– Tu te souviens de l'inspectrice Harrow ?

Maman renifla, son regard allait de l'un à l'autre. Je pris la main que me tendait Harrow, et qui sembla comme avalée par la mienne. Elle me fit un signe de tête, l'air grave.

– Comme tu as grandi, Edward.

Je ne relevai pas. Elle portait un pantalon et une jolie veste : vêtements civils.

– Pourquoi vous n'êtes pas en uniforme ? lui demandai-je en jetant un coup d'œil vers le trottoir le long duquel étaient garées des voitures normales et cette berline blanche. Et votre voiture de patrouille, elle est où ?

Une série d'images – le revolver de Harrow dans son étui, le badge étincelant, sa voiture de police rutilante – m'avaient tenu compagnie pendant des nuits entières, depuis le fameux soir de la guerre de Sécession.

– J'ai eu une promotion il y a quelques années, répondit-elle.

Elle lâcha ma main pour soulever un pan de sa veste, révélant un insigne d'inspecteur.

– Qu'est-ce qu'il y a dans ce carton ? me demanda ma mère.

– Ce qu’il reste de ma carrière d’étudiant, répondis-je. Suskind a appuyé sur la gâchette.

Maman en eut le souffle coupé. Pendant le week-end, je l’avais prévenue que ça risquait d’arriver, mais elle avait supplié Jésus d’intervenir. Debout dans l’encadrement de la porte, elle se mit à pleurer.

– Nous ferions mieux de rentrer, Janice, lui dit Harrow.

Trois minutes plus tard nous étions assis à la table de la cuisine, chacun avec un verre d’eau qu’aucun de nous ne toucha. Je tournai les yeux vers les peintures représentant des cascades et des bateaux à voile que maman avait mises dans des cadres d’occasion. Elle avait aussi fait de l’art-thérapie pendant sa phase de reconstruction. Je regardai de nouveau Harrow en me demandant ce qu’elle voulait.

Je me souvenais du jour où elle m’avait fait sortir de la maison jaune en vitesse et m’avait assis sur le siège passager de la voiture de police. Plus tard, au commissariat, comme je n’arrêtais pas de pleurer, elle avait relevé ses manches pour me montrer les tatouages fantastiques qu’elle avait sur les bras : chaque centimètre carré était couvert d’un motif complexe de boucles entremêlées. Ensemble on était allés chercher dans le distributeur de boissons un soda à l’orange tiède que j’avais bu assis sur sa chaise qui grinçait quand on la faisait tourner. C’était Harrow aussi qui nous avait mis en contact avec la maison d’accueil de New Hope où on était restés jusqu’à ce que maman reprenne pied. Je n’étais pas sûr de l’avoir

remerciée ni de lui avoir dit qu'elle m'avait inspiré une éventuelle carrière, mais huit ans s'étaient écoulés depuis. C'était un peu tard pour lui exprimer ma gratitude.

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Ma mère fut visiblement choquée par ma brusquerie.

– M. Benedict et son avocat ont déposé plainte au commissariat aujourd'hui, répondit Harrow. Ce serait mieux pour tout le monde que tu viennes demain matin pour un interrogatoire.

– M. Benedict ? demanda ma mère.

– L'arbitre, répondit Harrow, celui qu'Edward a...

– On va m'arrêter ? coupai-je.

Harrow réfléchit avant de répondre :

– Tout dépend de ta déposition. Mais c'est tout à fait possible. C'est même probable, à ce stade.

– L'arrêter ? s'étonna maman. Pour quel motif ?

– C'est au procureur de le dire, répondit Harrow, mais à coup sûr pour trouble à l'ordre public et peut-être pour coups et blessures, aussi...

Ma mère avança la main sur la table et m'attrapa le poignet. Harrow acheva sa phrase.

– ... ce qui est un délit.

– Mais c'est grave, alors, souffla maman en secouant la tête. (Elle serra mon poignet plus fort.) Tout ça pour un coup de poing ?

Elle observait l'inspectrice, mais son œil paresseux restait fixé sur moi.

Harrow tourna la tête vers elle.

– Janice, Edward a fracturé la mâchoire de M. Benedict. Il a fallu recoller les morceaux. Alors, oui, c'est grave. (Elle me regarda à nouveau.) C'est pour ça qu'il faut jouer serré. Je ne voulais pas te l'annoncer comme ça, au téléphone, j'ai préféré faire un saut. Mais demain matin, je pourrais passer te prendre et t'emmener là-bas. Ce serait mieux. Je connais un des avocats commis d'office, un certain Quinlan, qui se chargerait de ta défense. Il pourrait expliquer ton histoire au juge.

Sa dernière phrase me donna à réfléchir. C'était quoi, exactement, l'histoire d'Eddie MacIntyre ? Une chose était sûre, je n'aimais pas la tournure qu'elle prenait.

Harrow se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

– L'association des arbitres veut que ça serve d'exemple et ils ont tout ce qu'il faut pour ça : des vidéos prises avec des téléphones et un stade plein de témoins. Si ça va jusqu'au procès, tu risques la prison. Sincèrement, je ne suis pas certaine qu'on puisse l'éviter.

Je posai mon verre sur la table si violemment que de l'eau gicla. Puis je me levai. Je détachai les yeux de Harrow et ils tombèrent sur la porte du frigo, presque nue. Une semaine plus tôt, une demi-douzaine de lettres de recruteurs des meilleures facs y étaient affichées. À présent, les aimants ne maintenaient plus que des coupons de réduction périmés. Le mot « Irlande ! » arboré par le tout dernier m'incitait à fuir.

Harrow but tranquillement une gorgée d'eau et se leva. Les pieds de sa chaise couinèrent sur le lino.

– Merci pour le verre d'eau. J'ai dit ce que j'avais à dire. Je vous laisse en discuter entre vous.

Avant de se diriger vers la porte d'entrée, elle posa sa carte avec son numéro de téléphone. Ma mère me jeta un regard désespéré puis se hâta de la raccompagner.

Quand elle revint dix minutes plus tard, elle me trouva assis à la même place. Sans un mot, elle passa devant moi, alla dans la chambre et en ressortit une minute plus tard avec son uniforme de serveuse de chez Perkins.

– Je suis en retard. Kevin va m'engueuler. Après j'irai directement à New Hope, mais tu peux m'appeler vers dix heures, d'accord? On discutera de ce qu'il faut faire. Il reste du pâté de viande dans le frigo.

J'acquiesçai.

Elle se pencha vers moi jusqu'à ce que nos têtes se touchent.

– On va s'en sortir, Eddie. On a réglé des problèmes plus graves que ça et on y arrivera encore cette fois.

Elle posa un baiser sur ma joue avant d'ajouter :

– Ça pourrait marcher si tu faisais des excuses à cet arbitre. Réfléchis-y, mon grand.

Je lui dis que j'y réfléchirais et elle partit en coup de vent. Je restai seul.

Je me sentais coupable d'avoir menti à ma mère en lui faisant cette promesse, sachant que je ne la tiendrais pas. Pour être honnête, j'avais honte d'avoir fait ça à l'arbitre.

Frapper un vieux bonhomme, c'est pas mon truc, même si celui-là était vraiment un connard sénile. Mais aller voir ce type pour lui présenter des excuses, c'était inenvisageable, autant me demander de passer à travers un mur de briques.

Mon père m'avait appris que les hommes, les vrais, ne s'excusent jamais. Il est resté fidèle à ce principe tout le long de son procès. Il ne m'a pas demandé pardon pour ce qu'il avait fait et, même si ma mère m'a dit et répété qu'il lui avait fait des excuses, à elle, et qu'il avait changé, je sais pertinemment qu'elle bluffe.

Après avoir mangé un peu de pâté de viande, j'ai regardé la télé pendant une heure ou deux, mais ils rediffusaient *Cops* en boucle et au bout d'un moment j'en avais marre. Il y avait aussi *Danse avec les stars*, l'émission de télé-réalité préférée de maman, sauf que, sans elle, je n'avais aucune envie d'admirer les super tenues des concurrents et d'entendre cette musique guillerette. Je suis allé consulter ma messagerie sur l'ancien PC dont maman a hérité l'été dernier quand le foyer d'accueil pour femmes en a acheté un nouveau. Il est pourri, mais vu que je suis le seul élève du lycée trop fauché pour s'acheter un téléphone, je ne peux pas me plaindre. J'avais une vingtaine d'e-mails, dont un de Shrimp me demandant comment j'allais et me proposant d'aller acheter une pizza chez Roberto ou de regarder les derniers combats de MMA<sup>1</sup> en

---

1. MMA : Les arts martiaux mixtes (ou *mixed martial arts*) sont un sport de combat associant la boxe et la lutte au corps à corps.

VOD. Les autres e-mails étaient sans intérêt. Un ou deux journalistes me demandant une interview, une série de recruteurs annulant «à leur grand regret» leur invitation à visiter le campus.

À dix heures trente, le téléphone sonna dans la cuisine. C'était sûrement maman qui m'appelait de New Hope. Mais comme je ne savais pas quoi lui dire, je laissai sonner.

Je passai un certain temps à me faire des scénarios dans ma tête, à visualiser l'avenir. Je me demandais ce que l'avocat commis d'office pourrait faire, vu toutes les charges retenues contre moi. Je me voyais, menotté, devant le juge qui me regardait de haut. Même si je savais que c'était impossible, j'étais obnubilé par une image : mon père et moi dans la même cellule, en prison, vêtus de la même combinaison orange, comme des jumeaux dénaturés.

Je sursautai sous le coup de cette évidence : le lendemain matin je serais au commissariat, que j'y sois allé de mon plein gré ou sous la contrainte, avec les menottes. Ils m'auraient. Ma mère serait obligée de venir au procès, de prendre des jours de congé pour ça, de subir les regards des autres. Son fils était de la mauvaise graine, il tenait ça de son ex-mari. Mon beau projet d'obtenir un diplôme en justice pénale et l'école de police ? C'était mort. Et en admettant que je trouve un autre moyen d'aller à l'université, est-ce que l'école de police allait accepter la candidature d'un criminel avéré ?

J'hésitais entre aller vérifier sur Internet pour en avoir le cœur net et rester dans l'incertitude, pour garder un

peu d'espoir quand on frappa à la porte. Je sursautai, pensant que c'étaient les flics. Ensuite je me dis que ça ne pouvait être que Shrimp. Il était sympa et il savait que je ne devais pas rester seul. Persuadé de voir mon copain, j'ouvris. Mais ce n'était pas lui.